

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 17

Artikel: Lo tzemein perdu et retrouvé : (fable traduite librement de Dorat)
Autor: F.N. / Dorat
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

est achevé, mais il attire encore votre attention sur ce qu'il y aurait de choquant à ne mettre pour toute inscription que le nom de la défunte.

— Il m'embête, votre patron... Enfin, dites-
lui d'ajouter : « Au revoir ! », puisqu'il le faut.

Quand le veuf alla sur la tombe de sa femme, il put lire en toutes lettres, sur le marbre noir :

Jeanne DU CARROT

Au revoir, puisqu'il le faut !

Les béquilles. — La bonne à sa maîtresse :

— Madame, il y a à la porte un homme avec des béquilles.

— Qu'ai-je besoin de béquilles ! Dites-lui que je n'en achète jamais.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Plus de froids de pieds.



J'ai un ami qui est inventeur. Je lui ai promis de consacrer un de ces « propos » à lui faire de la réclame. Il faut toujours tenir ce qu'on promet : Voilà pourquoi je m'en vais vous recommander aujourd'hui le meilleur moyen de combattre le froid de pieds.

Mon ami a inventé les semelles feutrées « Calor ». Vous savez bien, les fameuses semelles

Plus de froids de pieds

par l'emploi des
semelles feutrées « CALOR »

Cette annonce s'étale partout : à la quatrième page de nos quotidiens ; sur toutes les places d'affichage qui embellissent notre ville ; au bas des programmes de spectacles et de concerts ; au dos des contre-marches de théâtre et des billets d'entrée aux multiples fêtes fédérales et internationales qu'on envie à notre capitale vaudoise. A tous les participants à nos fêtes de gymnastique, d'agriculture, de tir, de musique et d'aviation, aux étrangers comme aux indigènes, aux adultes comme aux enfants, les mille voix de la « Renommée » proclament les bienfaits des semelles « Calor ».

Plus de froids de pieds ! Partant plus de rhumes, de coryzas, de catarrhes, de gripes, de bronchites, de pneumonies, d'argines, de diphtéries, de coliques, de maux de ventre et de diarrhées... par l'emploi des semelles feutrées « Calor ». La maladie ne sera plus qu'un mythe ! Les pharmaciens fermeront boutique ! Les médecins mettront la clef sur la corniche... quand tout le monde portera des semelles feutrées « Calor ».

J'espère maintenant avoir consciencieusement rempli ma promesse. Mon ami doit être content de cet éloge dythirambique de ses fameuses semelles.

Certain d'avoir ainsi tenu parole, je puis vous avouer que moi je ne porte plus de semelles feutrées « Calor ».

— Pourquoi ?

Voici :

Certain soir de novembre, je me rencontrai dans un café avec mon ami, l'inventeur. Il faisait frais dehors. Sous l'âpre souffle de la bise, les dernières feuilles mortes tourbillonnaient, arrachées brutalement des branches. L'hiver était à la porte !

— Eh bien, mon cher, tu as l'air gelé. Ça ne va pas ? fis-je à mon ami, frileusement blotti près du poêle.

— Mais si, ça va ! Ce n'est que ce tonnerre de froid de pieds ! Depuis octobre jusqu'en mai, je n'arrive jamais à me réchauffer. Ma foi, je n'y tiens plus ! Excuse-moi, fit-il en me tendant la main. Je rentre à la maison retrouver ma bonne chauffelette bien garnie, car vois-tu, mon vieux, c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour n'avoir pas trop froid aux pieds !

BERT-NET.

Chœur d'hommes. — Nous aurons jeudi prochain 4 mai, au temple de Saint-François, le concert que le « Chœur d'hommes » a coutume d'offrir chaque année à ses membres honoraires et passifs. C'est toujours une petite solennité musicale ; le programme en est surtout composé avec beaucoup de soin et l'exécution, on le sait, en sera irréprochable, sous la direction de M. Alexandre Dénéreaz. Enfin, autre attrait, Mme Olga Vitel, cantatrice, et M. Pierre Pilet, violoniste, ont promis leur gracieux concours.

DEBOUT! TOUT LE MONDE

Il n'y a pas très longtemps que chez nous on se lève, quand, dans une fête, un banquet, une cérémonie, retentissent les accents de notre chant national. Et encore, est-il toujours quelques « esprits forts, » qui boudent à cet élémentaire hommage rendu à la Patrie et qui croient très intelligent de rester assis, alors que toute l'assistance est debout.

Voici, à ce propos, de judicieuses réflexions d'un journal français, dont on pourra faire son profit ici.

« Dans tous les pays sérieux, c'est-à-dire où le caractère du peuple est réfléchi, le chant national est infailliblement écouté debout ; presque toujours les hommes se découvrent, ce qui donne à la minute où ce souffle musical passe sur la foule un caractère solennel, religieux. Les Anglais, les Allemands, les Suédois, les Norvégiens, les Danois, les Russes, les Autrichiens-Hongrois, les Belges, les Hollandais, combien d'autres encore, écoutent leur chant national, grave et large, comme s'ils étaient à la prière.

» Nous, quand on joue devant nous la *Marseillaise*, nous ne savons pas encore ce que nous devons faire, si nous devons nous mettre debout ou bien rester assis.

» Eh bien ! on doit l'écouter debout.

» On doit se lever quand l'hymne national se fait entendre, que la cérémonie soit privée ou publique, officielle ou non officielle.

» On doit se lever quand la musique attaque la *Marseillaise*, quelque opinion qu'on puisse avoir sur tels ou tels hommes, sur telle ou telle forme de gouvernement, parce qu'en se levant on témoigne de son respect pour la chose admirable que cet air de musique représente : l'idée de Patrie, dégagée de tout accessoire, l'idée de Patrie, toute simple, supérieure à toutes les querelles de partis.

» On doit rester debout jusqu'à la dernière mesure de la *Marseillaise*, et nous ne saurions trop le répéter aux instituteurs, aux parents, à tous les éducateurs de l'enfance : apprenez aux enfants le respect de la France et de tout ce qui tient à l'idée de Patrie en leur faisant écouter debout l'hymne national. Expliquez-leur bien ce qu'est le *Te Deum* de la nation et que le *Te Deum* s'écoute debout dans les églises catholiques du monde entier.

» A ceux qui, plus subtils, viendraient nous opposer des *si* et des *mais*, nous répondrons que l'on a le droit d'être bonapartiste, légitimiste, orléaniste, blanc d'Espagne même, et que cela n'empêche pas d'être un homme de bonne éducation. Or, se lever quand on joue la *Marseillaise*, en dépit des opinions qu'on peut avoir, c'est faire preuve de déférence pour le gouvernement établi — qui vous a généralement invité à la cérémonie où vous entendez l'air national.

» Que de fois nous avons vu, dans des cérémonies officielles départementales, dans les petites villes, les grincheux de l'endroit, les « gens de l'opposition » s'asseoir avec affectation pendant qu'on jouait la *Marseillaise* à l'entrée du représentant de la République, sans qu'ils se soient doutés de la grossièreté qu'ils commettaient.

» On les avait invités à cette fête. Ils n'avaient qu'à ne pas y venir si telle était leur idée. Mais dès qu'ils s'y trouvaient leur devoir était de saluer l'air national, c'est-à-dire de l'écouter debout.

» C'est l'histoire du malappris qui garde son chapeau sur la tête quand il visite une cathédrale, sous prétexte qu'il est libre penseur.

» Et aujourd'hui la *Marseillaise* assagie, en quelque sorte, est devenue le *God save the Queen* ou le *Hail Columbia* des Français. On ne la chante plus, on ne la joue plus guère pour se distraire comme autrefois, mais bien pour marquer un instant particulier, celui où le représentant de la République fait une apparition quelconque, où la République elle-même semble s'avancer au milieu de son peuple.

» Il faut se lever pour écouter dignement, en hommes patriotes, en femmes dignes du nom de Françaises, cette *Marseillaise*-là ! Qu'importe le sang impur et les sillons dont elle nous parle ? Les mots de ces couplets d'actualité ne font rien à l'affaire. Ce qui est sacré comme un air d'église, c'est les deux ou trois belles phrases musicales de Rouget de l'Isle qui doivent nous réunir tous dans une commune idée : la grandeur de la France.

» Pour écouter cela et faire voir que nous aimons notre pays, il faut être debout ! »

La fête de Françoise. — La belle-mère à son genre.

— Vous n'oubliez pas que c'est après-demain la fête de Françoise... Quel cadeau pensez-vous lui faire ?

— L'année passée, je lui ai donné une robe neuve. Cette fois-ci, je la payerai.

La résurrection « du Lumen. » — Le Théâtre Lumen a rouvert hier soir, vendredi. La salle était comble et ce fut, de l'orchestre à la troisième galerie, semblable exclamation : « Oh ! que c'est bien ! » C'est de la salle et de ses annexes que l'on dit cela, tout d'abord. Et plus on avançait dans la soirée, plus se confirmait cette excellente impression du premier moment.

Quand le rideau se leva et qu'on eut occasion de voir la scène, ses décors, son éclairage « dernier cri », ce fut une impression meilleure encore. Aussi ne se faut-il pas étonner des chaleureux applaudissements qui accueillirent tous les numéros du programme, sans exception, particulièrement à-propos en vers « Lumen », joué dans un décor « lumineux », une nouveauté à Lausanne.

Les projections cinématographiques, d'une netteté remarquable et d'un choix très judicieux, se disputèrent, avec la célèbre chapelle russe Slaviasky d'Agrenée, les autres applaudissements d'une salle enchantée.

M. Roth de Markus, créateur et directeur du *Lumen*, et son architecte, M. Quillet, furent très sincèrement félicités.

Le *Lumen* a de beaux jours en perspective.

LO TZEMEIN PERDU ET RÉTROUVA

(Fable traduite librement de DORAT.)

Ein s'ein rëtornein ein son veladzo, Perretta s'étai égarâie. Rûsa d'amoeirau? dérai-vo; la fellietta epllorâie, aô carro don petit bou, iô gazoüilliv en petit rîr, bordâ dè muffa et què bâgnivè, dè se n'édie limpida, la verdoura altèraie, s'étai chêtâie et promenavè dè totè parts, sè gets plliens dè tristessa. Pas on passein ne vegnai à son sécor : l'étai son sort ! mâ on sort dè la boenna espèça.

Amis, craidè zein mè sermeints ; y daivo vos dzurâ què Perretta étai la pllie aimabllia brunetta què jamè aïont ornâ lou tzans. On pi megnon, onna tzamba perféta, tinqüè sou meindros agrèmeints : lè on boton dè rousa, di la tète ai talons ; la dzouvena fellietta ressemblie aô fori. Vos dèpeindrai-vo sè deints, sa botze è son fin sourio, cè tzarmo cè, cè attré lè? Vaut my baisi tot cein quiè quiè d'esseyî dè lo décrière. Vegnein aô fé. Tandî que l'on sè pllient, qu'on sè désolè sur la riva, on consolateur nos arrivè ; vaikiè todzor cein què ié creint. — L'è justamein lo valet d'aô seigneur daô velladzo, alerto, audacheux, et dein la filieur dè l'âdzo. L'avai abandounâ son gouvernèmein, sè laivros, sè mathématique, por veni dein cè bou et su cliiau rustiquè rivè, soupirà aprè lo boenueur, maudèrè Euclide et sè loâs algèbriqué, rêvâ à la Suisse, éclairri per son tieur. L'étai dzouveno,

assebein què Perretta, mà pllie instrui et éveilla. Tzi sè pareins mainta adraite soubretta avai guèta lo bon momein, et l'avai dza stilà à cè dzoullin djœur d'amouretté. La berdziro lo vai et bènai son sort. Veteiniquè què lo prèfe, avoè son dau lingadzo, dè l'ai montrà per quien tzein, lo pllie drai et lo pllie cort, on arrivè ad velladza.

Obdzet charmeint, obdzet divin, répond nou-tro peinsur, cè déquè on va fèrè on padzo, per cè ionnet étrai id clierai le jasmin; suido-mè, non farein routa einseimblho. — Prein garda! Perretta, dein sè felars è tertzè à l'at-teri, Cè enfant lè l'amour què boerlè dè l'eins-truire. Fellhie à te n'adzo, hèles! risquè dè rein-contra mè dè fripons por l'ègarà, què dè guidos por la conduire. — Et tzeinon ti dous: Me n'ètoergna la voaitè et soupirè, à tzaquiet pàs plliè amoerau, poi s'abandè à l'ardeur què l'inspirè.

Quin cou! quin brè! dit-è dein son deliro. Aprè baisè lo cou, lè brè. Perretta devint rodze quemein 'na griotta, mà ne sè défein pas. Eintrè-nos fellietta que sondzè à sè défeindrè et chein lo prix dè sous appàts n'a dza pllie se n'innocènce. Dzudzi cè mon luttin a déquè s'ein-ffamma! assebein va-t-è bon train... sè lequè, s'avancè et fè messon dè tot: se n'adzo è sein vergogne; la fauta dè dzoi è tot se n'art d'amà.

È l'aperçai ion dè elliau frais azilos, iò la verdoua è bin épaisa, iò la doeuelle fougèra et dai gazons utilos, dza roulàs, promessont lo boenneur. Lè dezo elliau ombradzos tranquillos, què Perretta s'eingadzè avoè son conducteur. Per instinct, portant, l'hèzité, lo creint. — Lè lo pllie cort, què l'ai det, n'aidè mein poaire, per cè détòr fà-vo-sèin à mè, n'arrivèrin bin pllie vito. Crédule, lo crai, et obè et droblhie oncora lo pàs, espèrin trovà sa routà. A peinna eintraie, li la prein dein sè brès: lous ramàdzos dè z'abros formàvont 'na vouta què lo sèlau ne percè pas; lo dèzir parlè et on l'ècauté. Perretta tchoènt, on lit dè flieurs l'atteind, la réçoit. Què la natura è prévegnenta! Tot à propou è sert on amant!

Cétiço l'ai vint en èdè et profitè d'au momein. Perretta ein sè débattein ressein onna poeirè què l'eintzantè.

Noutron quido arrivè au but; lè tot pré d'aitre heureux, quand on brouit étrandzo sè fà ein-teindrè. Adiu l'amour! boenna né les djœurs! You crai verrè sen' Argus, què vin por lo sur-preindrè; l'autra creint to, et sè quittan ti lè dou. Perretta sè sauvè et gagnè lo velladzo. Crayio bin què l'a dè plliè bons gets di l'accidein d'ao bocàdzo.

A cè assaut sè survécut grantein, cè nous dous amants sè rêvront, sè yon et l'autro s'ein-teindront por retròvè elliau fortunà momeins, et sè lliurs rusè réussront, dè bouna fai, y è n'èin sè rein: mà, mon cher lecteur, cein què sè gros bein, lè que Perretta, admirein sa prudeinca millo yadzo è retornaie à l'eindrà daò dandzi et todzo ein préférant lo tzein daò petit bou. F. N.

LE SECRET DE LA SANTÉ

Nos bons aïeux avaient tout de même de drôles de remèdes. Étaient-ils plus ou moins efficaces que ceux d'aujourd'hui? *Chi lo sa?* En tout cas, ils n'étaient guère appétissants, pour autant qu'un remède peut être appétissant.

Avouez qu'il fallait une certaine dose de courage pour les prendre, ces remèdes. C'était plus que jamais le cas de dire au patient à qui on les administrait: «Ouvre la bouche et ferme les yeux!»

Voici quelques-uns de ces remèdes. Nous les trouvons dans de vieux livres de médecine qu'on a bien voulu nous communiquer.

Aux chauves on prescrivait l'eau de mouches,

distillée du corps des mouches, excellente pour faire croître les cheveux. On la recommandait également pour les affections des yeux.

Le pou, mis dans l'œil, consume la taye.

« Les poux, dit encore un autre livre de médecine, sont des insectes qui se trouvent sur les hommes, principalement sur ceux qui sont mal-propres.

» S'ils incommodent les hommes, d'un côté, ils lui sont utiles d'un autre, car ils sont apéritifs et fébrifuges.

» Pour la fièvre quarte, on en fait avaler cinq ou six, ou plus ou moins suivant leur grosseur, à l'entrée de l'accès.

» Avalés au nombre de huit ou neuf tout vifs, ils guérissent la jaunisse.»

Passons aux oiseaux.

« Le moineau — c'est toujours du même livre de médecine — est de plusieurs sortes. Tous sont luxurieux et rendent tels ceux qui en mangent. Particulièrement le cerveau du moineau est recommandé aux froids et maléficiés.»

Les ruminants ont leur tour. Voici ce que le livre dit de la vache.

« La vache est un animal à quatre pieds et à cornes, connu de tout le monde. Ses mamelles sont pectorales, étant prises en bouillon... Son lait adoucit les humeurs âcres du corps. Ayant éteint plusieurs fois dedans des cailloux, de l'acier ou du fer rougi au feu: on s'en sert intérieurement ou extérieurement.

» Remarquez en général que le lait est contraire aux rateleux, aux maladies du foie, à l'épilepsie, au vertige, à la fièvre, à la douleur de tête, aux hypocondriaques et à ceux dont les viscères sont mal composés.

» Le meilleur lait et le meilleur beurre sont ceux de mai, etc.»

Voyons les végétaux.

La vigne et le vin. « Ce dernier est le suc des raisins mûrs tiré par expression et ensuite dépuré et exalté par la fermentation. Pour être bon, il doit être vigoureux et bien mûr. Il doit être clair, transparent, de belle couleur, d'une odeur réjouissante, d'un goût balsamique, un peu piquant, mais agréable, remplissant la bouche et passant doucement sans irriter le gosier, donnant une douce chaleur à l'estomac et ne portant pas trop vite son esprit à la tête.

» Le vin blanc est celui dont les principes sont le plus en mouvement et qui donne le plus de gaieté d'abord quand on l'a bu; mais il est sujet à exciter la douleur de tête; il est fort apéritif, propre pour la mélancholie, etc.

» Le vin rouge est le moins fumeux, le plus stomacal, le plus nourrissant et celui qui s'accommode le plus ordinairement à tous les tempéraments. Il fortifie, il chasse la mélancholie, il résiste au venin; il est propre pour les contusions et les dislocations.

» Le vin résiste puissamment au venin et on sait par expérience qu'un verre de bon vin bu le matin est un excellent préservatif contre la peste. Le vin bu pur guérit même les douleurs et les rougeurs des yeux, etc.»

Auriez-vous cru aux vertus curatives de l'or et de l'argent, autrement qu'au sens moral de ce mot?

Eh bien « l'argent est particulièrement recommandé pour fortifier le cerveau et réjouir les esprits anormaux dans l'épilepsie et apoplexie et semblables maladies.»

Quant à l'or, « le plus parfait, précieux, pesant, pur et malléable de tous les métaux, il a une très grande force de réjouir le cœur et les esprits et l'on en fait l'or potable qu'on fait passer pour une médecine universelle.»

Il est certain qu'un peu d'or dans la poche réjouit le cœur.

Les petits guides. — Voici le printemps — ce n'est pas trop tôt! — voici les prés verts, les rameaux blancs, les chapeaux de paille, les claires toilettes, les promenades dans les champs ou sur

nos lacs, les voyages en chemin de fer ou en bateau à vapeur. Voici les horaires de poche, les gentils petits guides dont nul aujourd'hui ne saurait se passer. Dans le nombre, mentionnons:

L'Horaire général du Major Davel, édité par les hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne, publication dont la réputation est solidement établie.

Papier de riche. — Un amphitryon très riche, avait procuré à ses invités le plaisir d'applaudir une cantatrice de renom, de passage à ...

Le lendemain, il adressait à l'artiste un billet de cinq cents francs sur lequel il avait simplement écrit quelques mots de remerciement.

Il reçut comme réponse un poulet commençant par ces mots:

« Monsieur. Cet échantillon de papier à lettres me plaît beaucoup et je vous serais obligé de m'en envoyer une ou mêmes plusieurs boîtes...»

Cri du cœur. — Madame et la domestique rentrent du marché.

— Bon, Gertrude, voilà que nous avons oublié de prendre des épinards, fait Madame avec un geste significatif.

— Eh bien, oui. Faut-il que nous soyons bêtes, tout de même!

Différence. — Mais, mais, Célestine, vous vous mettez maintenant à porter de mêmes chapeaux que moi! Il n'y a donc plus de différence entre maîtres et domestiques.

— Pardon, Madame, mon chapeau a été payé comptant.

Le parapluie. — Dis donc, mon cher, me rapportes-tu le parapluie que je t'ai prêté il y a une quinzaine?

— Non, je l'ai passé à ma sœur, hier. En as-tu vraiment besoin?

— Moi, non; mais la personne à qui je l'ai emprunté me fait savoir qu'il lui est réclamé à cor et à cri par son légitime propriétaire.

Les ménagements. — M. Y. a été écrasé sous une automobile, dans la capitale. Ses amis se demandent avec quels ménagements ils prépareront à la terrible nouvelle la femme du défunt, qui demeure à l'autre bout du canton. Après s'être longuement concertés, ils envoient le télégramme suivant:

« Auguste légèrement souffrant. Enterrement jeudi.»

Théâtre. — Ma foi, nous aurons demain soir au théâtre, une bien joyeuse soirée. Impossible d'imaginer spectacle plus attrayant que *Mam'selle Carabin*, 3 actes, dont la musique est de Passard. Elle eut mardi un très grand et très juste succès. L'interprétation en est irréprochable. — Mardi prochain, ce sera *Les Saltimbanques*, la délicieuse opérette de Ganne. — Mercredi, seconde des *Ptites Michu*. — Jeudi, 2^e représentation populaire. — Vendredi, un vieux succès, *Les Mousquetaires au couvent*. — C'est, on le voit, une semaine durant laquelle le théâtre ne désemplira pas.

Kursaal. — Que toutes les personnes qui tiennent à voir le *Joyeux Paysan* — si elles ne l'ont vu — ou celles qui tiennent à l'applaudir encore — et ce désir est bien naturel — se hâtent. C'est la dernière qui sonne. Plus qu'une semaine. Tout le monde est d'avis que c'est l'un des plus jolis des spectacles qui nous ont été donnés cet hiver par le Kursaal. Interprétation, décors, costumes, tout est très bien. — Demain dimanche, dernière matinée.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygax, fabricant, à Bleienbach.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO